

Derek Walcott

The Bounty (extraits)

traduit de l'anglais par Claire Malroux

J'envisage une syntaxe couleur d'ardoise, aux lueurs de quartz pour les instants de perception, aux clins d'œil de mica pour l'esprit. Non que je sois las de ce qui exalte, mais les jours gris sont utiles, sans reflets, comme le sable à sec juste après le crépuscule. J'envisage de m'abstenir d'un vocabulaire excitable ou d'une pause mélo comme la mort, ou le remords ou non après le deuil; il n'est pas de deuil sans amour, mais cela aussi doit être assourdi, comme le souffle, son métronome contre le calme cœur. Pause. Reprise. Pause. Encore une fois. Un cheval gris, sans cavalier, broute où l'herbe est absente, un cheval couleur d'ardoise arrachant des touffes sur un froid rivage, la dernière trouée feu disparaît, le soleil ferme son bar pour la nuit, tout est proche de l'extinction. Même le remords. Surtout le remords et le regret et la nostalgie et la rumeur, sauf ces vagues dans l'ombre dont console étrangement l'obstination. Elles apportent les mêmes vieilles nouvelles, pas seulement le rôle de mort du ressac sur le banc gargouillant, mais quelque chose de plus lointain que la dernière d'entre elles, que l'odeur âcre de l'algue, des crabes morts dont la carapace blanchit, de plus lointain que les étoiles, toujours trop petites, semblait-il, pour ces espaces infinis (Pascal) qui effrayaient aux jours d'antan. J'envisage un univers sans étoiles ni contraires. Quand?

Je voyais la pierre luire de minéralité. Je voyais l'épine obstinée dans sa patience hostile. A présent je ne vois rien après la fuite du lézard; je crée chaque réaction là où il n'est pas d'équilibre, ni larmes ni rire ni vie ni mort, ni séquence de temps: c'est-à-dire que je ne vois pas de passé et ne prévois pas d'avenir, car la pierre luit dans sa minéralité, et l'épine du bois mort

n'attend rien, ni d'être tressée en couronne, ni le lézard de palpiter au bord de la route comme la grenouille avant mon passage. Je vois cela aussi comme au-delà du déclin et ce n'est pas commémoration de l'invincible que ce qui se change en avançant, prolongement du passé ou ombres à longueur d'après-midi qui sont celles de l'avenir. Et donc je me prévois comme bienheureusement invisible, anonyme et transparent tel le vent, voyageur-feuille entre branche et pierre, voix claire, inarticulable qui passe sur l'herbe inculte et la jaune clochette d'un allamanda contre le mur. Tout cela sera vrai bientôt, mais sans chagrin, ainsi que la pierre laisse tout arriver, ainsi que la mer étincelle au soleil, argent et opulence dans l'après-midi lent.

Ces vers que j'écris à présent, dénués de mouvement et de sel, ces branches dénuées de couleur, d'émerveillement, d'odeur, ne sont pas moindres que les travées des vagues en prière ou les explosions de l'immortelle, qui font tressaillir le cœur. Espace, et lumière. La bénédiction doucement prononcée des arbres récitant leur chapelet, les bambous inclinés sur leurs bancs, leur sacrement prend feu à nouveau, depuis le brasier de l'aube, ses flammes orange dans le grand puits de Santa Cruz, la route froide par-delà la chapelle fermée, les vergers de cacaoyers encore dans l'ombre, les collines commencent à éclairer leurs crêtes et, pour épuiser la métaphore à la façon dont trop de prière nous épuise, les bruissants répons des mouchérons bourdonnent leur litanie, ils résonnent dans le sanctuaire de la tête comme tu marches dans le splendide matin de la sèche saison, déclamant les noms sur les pierres des morts proliférants, loin des questions à présent, loin du cœur lézardé, loin de la raison et même de l'ébahissement, à l'heure où la haute région du ciel est un plafond de pâles cumulus orange ou safran et de cirrus indigo, où cette séraphique légion s'en va au nord vers d'autres îles s'éveillant après la souffrance qui vient aux heures noires d'avant l'aube. Ouvre la porte. La lune ailée est épinglée à son rideau comme une phalène et le cœur s'incline devant la clarté de la mer. Sa tâche? Adorer, face à l'immense et inquiète nappe d'autel frangée d'écume.

Louange à la pluie, effaceuse de pique-niques, louange au gris nuage
qui change en fantôme chaque cap, à l'eau cascadante soutachée
de crachats, louange à la pluie et à son lent linceul,
elle est la muse de l'Amnésie qui est une autre île,
spectrale et flottante où ceux que nous aimons toujours existent
mais dans un autre sens, que cette rive ne peut comprendre,
nous rappelant que toute substance s'amenuise en brume
et possède ses frontières vagues, que le pays de la mémoire
et, comme chez Rimbaud, l'idée d'éternité
sont un horizon aboli où le ciel et la mer se mêlent,
et le solide disparaît ainsi que les morts en essences:
message clamé par la pluie dans sa marche martiale
avec ses lances et sa masse et – parfois inquiétant nos sens –
les timbales du tonnerre qui avance. Devant elle l'épi
ploie et s'assombrit, la vague recule puis se cabre, l'air
devient palpable et nos nerfs se rassemblent pour un siège
dans les yeux clos et les portes vissées du corps; sa chevelure,
horizontale dans le vent, rebroussée comme la houle,
dans le vent les casuarinas geignent et oscillent, deux gouttes
font tressaillir la peau et le soleil se retire derrière des tentures
comme un roi ou un président sur le balcon du palais
entend les clameurs d'une place et croit que ce n'est
que la pluie, elle passera, demain il fera soleil,
louange à la pluie à sa voix rauque dissolveuse des formes,
des pics du pouvoir, des princes et des pentes des monts.

(1997)